

Recherches sociographiques



Eugène LAPIERRE, *Calixa Lavallée, musicien national du Canada*

Lucien Brochu

Volume 8, numéro 2, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055366ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055366ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, L. (1967). Compte rendu de [Eugène LAPIERRE, *Calixa Lavallée, musicien national du Canada*]. *Recherches sociographiques*, 8(2), 243–246.
<https://doi.org/10.7202/055366ar>

porain, d'être un dictateur vis-à-vis de la société et de pratiquer l'art pour l'art. En fait la doctrine de l'art pour l'art est caractéristique de la fin du XVIII^e siècle. Au siècle suivant, il est vrai, l'art devient de plus en plus considéré comme une activité autonome par rapport aux valeurs sociales établies et surtout par rapport aux autres disciplines intellectuelles. Mais ceci ne concerne que les moyens formels spécifiques de l'art, et non sa finalité sociale. En effet, déjà chez les symbolistes, et encore davantage chez les contemporains, même chez les peintres les plus abstraits comme Mondrian et Kandinsky, l'art est conçu explicitement — les écrits de ces artistes le révèlent clairement — comme une force spirituelle, une religion nouvelle qui doit sauver et régénérer la société menacée d'étouffement par les rapports automatisés de l'âge technique.

Jean COUTU

*Faculté des lettres,
Université Laval.*

Eugène LAPIERRE, *Calixa Lavallée, musicien national du Canada*, Montréal, Fides, 1966, 291 p. (Collection *Les publications de la Société historique de Montréal.*)

Fernand Dumont rappelait ici même¹ combien, pour les études canadiennes, nous manquons des premiers instruments de travail : bibliographies, inventaires des sources, dictionnaires, etc., de tout ce qui enfin, dans d'autres pays, a été le fondement même de la recherche.

Alors que dans plusieurs secteurs nous comblons lentement cette lacune, la musicologie canadienne-française est toujours inexistante. Disons tout de suite que l'ethnomusicologie se situe d'emblée dans une catégorie spéciale grâce en particulier aux *Archives de folklore* et à l'œuvre de ses chercheurs dont les publications — qu'on souhaiterait voir plus nombreuses — nous ont fait découvrir les grandes richesses de notre chanson populaire.

Par contre, le seul ouvrage sérieux qu'on ait écrit sur l'histoire de notre vie musicale l'a été par un canadien d'origine allemande, émigré à Toronto par suite des persécutions hitlériennes.² Il nous faut être reconnaissant envers ce bibliothécaire infatigable de Radio-Canada qui consacra tous ses loisirs et tous les efforts d'une tenace et laborieuse recherche à retracer les étapes de notre lente et plutôt misérable évolution musicale. Tout au plus, n'avions-nous eu jusqu'à lui que des conteurs d'« histoires », genre Nazaire Levasseur, pour qui l'anecdote, l'historiette, la légende et l'imagination tenaient souvent lieu de méthode historique.³

On classerait volontiers le *Calixa Lavallée* d'Eugène Lapierre dans cette catégorie d'ouvrages. D'abord publié en 1936, à l'époque où nous cultivions l'histoire-apologie, il vient d'être réimprimé chez Fides. Quel que soit l'accueil qu'on fit jadis à cette biographie — la province de Québec la couronna en 1937, — elle nous apparaît aujourd'hui bien vieillotte.

Aussi cette réimpression se justifie-t-elle difficilement. Que l'éditeur ait voulu profiter du renouveau d'intérêt que suscitera pour l'auteur d'*Ô Canada!* la consécration officielle prochaine de son chant patriotique comme hymne national canadien, soit. Mais pourquoi n'avoir pas plutôt publié un recueil qui eût colligé tous les documents, manuscrits, sources, témoignages, bibliographies, photos, relatifs à Lavallée et l'avoir présenté selon toutes les règles de l'édition critique? Un pareil ouvrage s'impose. On l'eût accueilli avec grande satisfaction. Les 16 hors-texte et les 5 appendices qui remplissent les pages 251 à 284

¹ Voir *Recherches sociographiques*, VII, 3, sept.-déc. 1966, 369.

² Helmut KALLMANN, *A History of Music in Canada, 1534-1914*, London, Oxford University Press, 1960.

³ Voir « Musique et musiciens à Québec », *La musique*, revue mensuelle publiée à Québec de 1919 à 1924.

ne constituent-elles pas la partie la plus intéressante sinon la plus valable du volume que nous avons sous les yeux ? (Reproduction du discours de Lavallée à Londres, de deux articles de journaux, fac-similé d'un programme de récital, et de six lettres).

On a plutôt préféré nous « réchauffer » une biographie où il n'est pas toujours facile de discerner clairement ce qui appartient aux faits de ce qui relève de la fiction et de l'imagination. Mais à partir du moment où l'auteur d'une biographie se propose comme « objet d'aider à alimenter des aspirations collectives » (p. 162), il peut difficilement en être autrement. Ainsi s'expliquent naturellement le ton moralisateur et agressif, le style déclamatoire, grandiloquent, le goût de l'apologie facile et, surtout, ce double éclairage qui crée autour de Lavallée tantôt l'atmosphère d'un nationalisme masochiste, tantôt celui d'un patriotisme d'illuminé.

Autant de vices qui rendent souvent agaçante la lecture de cette biographie et empêchent peut-être même que Lavallée nous revienne vraiment sympathique. Le personnage ne vit d'ailleurs réellement sous nos yeux que pendant 6 des 29 chapitres du volume, soit les chapitres XVI à XIX et XXV-XXVI. Quant aux chapitres VI à XI inclusivement, ils nous racontent nombre d'épisodes de la guerre américaine mais ne nous disent rien de Lavallée, sinon qu'il est allé à la Nouvelle-Orléans, qu'il en est revenu pour s'enrôler dans l'armée américaine. Les chapitres XII et XIV, eux, nous décrivent la vie culturelle, économique et sociale du Québec de 1850 plutôt qu'ils ne nous informent de l'activité proprement dite de Lavallée.

Tout cela nous est présenté dans un style habituellement clair et alerte mais farci d'afféteries, de commentaires puérils, d'expressions alambiquées.

Critique sévère ? Injuste même ? Voyons plutôt les exemples qui suivent.

À l'âge de sept ans, nous raconte l'auteur, le père de Lavallée lui met un jour, « entre les mains une paire de cymbales. Ce jour-là fut mémorable dans la vie de Calixa. Il n'est pas besoin de se laisser aller à des écarts d'imagination pour comprendre ce que dut goûter, à certains moments, ce marmot généreux, sensible, méditatif, enthousiaste et fantasque, au surplus fanatisé par tout ce que racontaient autour de lui les électeurs de Papineau. Il ne sait pas lire, il ne sait pas s'exprimer ; mais combien elle traduit ses aspirations contenues, cette magnifique vocifération du métal qui cingle, cette exaltante clameur si merveilleusement vengeresse ! Oui ! avec quelles délices, avec quelle bravoure et quel rythme précis, il froisse déjà l'une contre l'autre les cymbales fauves et stridentes, le futur auteur de *l'Ô Canada !* » (p. 27).

« Le marmot (Lavallée), en apprenant avec son père à jouer des instruments à cordes, se forme une main gauche experte ; et en jouant du cornet — ses lèvres minces l'y prédestinaient — il se déliait la main droite. De plus, il est un peu effrayé de lire à la fois deux portées ou trois sur une feuille de musique : il a vu son père, depuis toujours, en lire quatorze, quinze et même davantage sur ses partitions d'orchestre et de fanfare. Avec cela ce doit être aisé à un jeune prodige de s'asseoir au piano et de réaliser, de la main gauche et de la main droite, ce qui peut lui passer par la tête » (pp. 34-35). La technique du violon et celle du piston prédisposant à la technique du clavier ? Incroyable !

... « Tout à la joie de sa nouvelle vie dorée, absorbé aussi, sans doute, par les concerts de la tournée, le jeune artiste — Lavallée en tournée de concerts dans les États du sud des États-Unis vers 1859 — ne pouvait encore comprendre le rapport étroit qui existait entre cette musique saccadée, — celle des planteurs noirs — syncopée, à contretemps, et la triste condition de l'esclave, condition subie sans défense par tout un peuple d'opprimés. Cette musique de soubresauts, qu'il entend partout ici, ne provient-elle pas du genre de vie subie par ces pauvres créatures ? Si l'art est le reflet d'une civilisation, si la musique diffère d'une nation à une autre parce qu'elle est un peu le roman de l'âme collective, n'est-on pas fondé à rapprocher le genre syncopé des couches sociales d'où il a surgi ? On peut se demander alors, si ce temps premier qu'on déplace à chaque mesure, n'est pas un symbole. Musique d'obsédés, musique d'opprimés, qui libère ainsi leur subconscient de cauchemars trop

pénibles, trop tenaces. Le temps fort au premier temps, c'est l'ordre établi. Je puis au moins me libérer de ce coup de fouet-là. Le temps fort deviendra un temps faible ! Le temps faible sera le maître, et partout ! De là cette musique uniforme, entêtée, pourtant énergique. C'est exécrable parce que c'est trivial, mais aussi parce que c'est puissant » (pp. 48-49).

De 1861 à 1863, Lavallée s'inscrit comme nordiste dans le quatrième régiment du Rhode-Island. « Une telle ambiance était éminemment formatrice du sens martial et du sentiment de l'entraide sociale. Si Lavallée a pris quelque part le goût de s'adresser à tout un peuple quand il écrit, c'est peut-être dans ses douze mois de service à l'armée du Nord. N'en déplaît à nos souriants critiques, l'*Ô Canada!* est plus que le hasard heureux d'un compositeur d'occasion : c'est l'œuvre d'un milicien qui a l'habitude des chants patriotiques » (p. 60).

À propos d'*Ô Canada!* voici trois passages qui méritent d'être signalés : Lavallée trouva, paraît-il, dans le bruit d'une cascade de l'Yamaska à Saint-Hyacinthe un des motifs de ce chant patriotique. « Il ne répugne pas... que notre Lavallée, avec sa fine oreille d'artiste, ait pu trouver dans la succession conjointe des petits sons clairs de l'eau qui tombe en cascade, le dessin « car ton bras sait porter l'épée, il sait porter la croix ». Il n'avait qu'à présenter à l'augmentée les valeurs entendues. Cela nous semble d'autant plus plausible que le tout est construit sur une longue pédale, pédale martelée comme le marteau frappe le fer sur l'enclume... l'enclume de ses premiers souvenirs ! — le père de Lavallée était forgeron —. Ainsi, il se pourrait que l'*Ô Canada!* renferme un écho de la nature canadienne. Cela pourrait expliquer une partie de son succès » (pp. 176-177).

Et cet autre : « La marche de Mozart — extraite de la *Flûte enchantée* et dont le motif initial s'apparente à l'intonation d'*Ô Canada!* — nous insistons, est loin d'avoir cet envol. La mélodie n'a pas non plus l'élégance qu'on attendait. Il faut dire en toute justice que le maître classique n'avait pas à faire marcher tout un peuple » (p. 182).

Enfin : « Persuadons-nous que l'*Ô Canada!* est une œuvre importante dans la musique universelle. C'est d'ailleurs une des rares productions de notre esprit qui nous apparentent encore à la France d'outre-mer » (p. 192).

Pour terminer, deux perles. La première : « La plupart des grands hommes qui nous ont rachetés comme peuple, sont ainsi d'avant l'organisation de l'enseignement. Ce n'était pas des académiques, mais ils eurent le même rôle dirigeant parce qu'ils avaient le sentiment national que nous avons perdu » (p. 176).

La seconde : «... Lavallée, dépositaire du talent musical de tout un peuple, brûle son cœur d'artiste dans la torchère ardente de son long piano de concert » (p. 167).

Dans le contexte contemporain, alors que paraissent toutes sortes de collections vouées à la vie des grands compositeurs et dont certains ouvrages sont remarquables d'analyse psychologique et de compréhension historique, le livre d'Eugène Lapierre me paraît gravement déficient, insupportable. Un certain public y trouvera peut-être son compte : celui des amateurs de « soirées du bon vieux temps » et des ténors du messianisme canadien-français. Auprès des autres, il n'est pas sûr que cette biographie serve la gloire de Lavallée.

Lucien BROCHU

*École de musique,
Université Laval.*

Aimée LEDUC, *Les manuels d'histoire du Canada*, étude publiée sous l'égide d'une équipe de recherche de l'École de pédagogie et d'orientation de l'Université Laval, Québec, 1963, 137 p., miméo.

Rendons à l'auteur cet hommage non-équivoque : elle a su brillamment utiliser la conjoncture canadienne pour démontrer que les mêmes événements historiques portent des messages culturels fort différents selon qu'ils s'adressent à l'un ou l'autre des principaux groupes ethniques qui composent le Canada. Fondamentalement, cette distorsion des faits